

The first part of the book is devoted to a general survey of the history of the Italian language, from its origin in the Latin of the Romans to its present state. The author discusses the influence of various dialects and the process of literary purification. He then proceeds to a detailed analysis of the grammar, covering morphology and syntax. The second part of the book is a dictionary of the Italian language, containing the most common words and their etymology. The dictionary is arranged alphabetically and includes many examples of the words in use. The book is written in a clear and concise style, and is suitable for both students and scholars.

# Gennariello

## Chapitre un : Comment je t'imagine

Puisque tu es le destinataire de ce petit traité pédagogique, qui paraît ici par épisodes (au risque, évidemment, de sacrifier l'actualité à la réalisation progressive du projet), il est bon tout d'abord que je te décrive tel que je t'imagine.

Cela est très important, parce qu'il faut toujours parler et agir en fonction du concret.

Comme ton prénom le suggère immédiatement, tu es napolitain. Donc, avant de poursuivre dans la description de ce que tu es, et puisque la question se pose avec urgence, je devrai t'expliquer en quelques mots pourquoi j'ai voulu que tu sois napolitain.

J'écris en ces premiers mois de 1975. En ce moment, bien que je ne sois pas venu à Naples depuis un certain temps, les Napolitains représentent pour moi une catégorie de personnes qui, justement, me sont sympathiques concrètement, et, qui plus est, idéologiquement. En effet, ces dernières années – plus précisément au cours de cette décennie –, ils n'ont pas beaucoup changé. Ils sont restés les mêmes Napolitains que l'on a connus au cours de l'histoire. Cela est très important pour moi, bien que je sache que

pour cette raison je peux être soupçonné des choses les plus terribles, jusqu'à avoir l'air d'un traître, de quelqu'un d'indigne et peu recommandable. Mais que veux-tu, je préfère la pauvreté des Napolitains au bien-être de la République italienne, je préfère l'ignorance des Napolitains aux écoles de la République italienne ; je préfère les saynètes un peu naturalistes, auxquelles on peut encore assister dans les quartiers pauvres de Naples, aux sketches de la télévision de la République italienne. Avec les Napolitains, je me sens en parfaite familiarité, car nous sommes forcés de nous comprendre mutuellement. Avec les Napolitains, je ne ressens pas de gêne physique parce que, candidement, ils n'en ressentent pas avec moi. Je peux prétendre avoir quelque chose à leur apprendre, parce qu'ils savent que leur attention est une faveur qu'ils me font. L'échange de savoir est donc absolument naturel. Avec un Napolitain, je puis simplement dire ce que je sais, parce que j'ai, quant à son savoir, une idée imprégnée d'un respect presque mythique, en tout cas plein de gaieté et d'affection naturelle. Même le vol, je le considère comme un échange de savoir. Un jour, je me suis aperçu qu'un Napolitain, dans un débordement d'affection, était en train de subtiliser mon portefeuille : je le lui ai fait remarquer, et notre affection réciproque s'est renforcée.

Je pourrais longuement poursuivre sur ce sujet, et même transformer tout ce petit traité pédagogique en un petit traité sur les rapports d'un bourgeois du Nord avec les Napolitains. Mais je m'en abstiens pour le moment, et j'en reviens à toi.

Tout d'abord, tu es et tu dois être charmant. Peut-être pas d'une manière conventionnelle. Il se peut même que

tu sois un peu menu, voire un peu chétif, que tu aies déjà dans les traits de ton visage cette marque qui plus tard, quand tu auras pris de l'âge, fera de toi, fatalement, un masque. Mais tes yeux doivent être noirs et brillants, ta bouche un peu charnue, ton visage assez régulier, tes cheveux doivent être courts sur la nuque et derrière les oreilles. Je n'ai, en revanche, aucune difficulté à t'accorder une belle touffe de cheveux, haute, guerrière, et peut-être même un peu excessive et drôle sur le front. Je ne serais pas fâché que tu sois quelque peu sportif, et que tu aies donc les hanches étroites et les jambes solides (quant au sport, je préférerais que tu aimes le football, pour que nous puissions jouer de temps à autre un petit match ensemble). Tout cela (tout ce qui concerne ton corps, cela doit être bien clair) n'a, dans ton cas, aucun objectif pratique et intéressé : c'est une pure exigence esthétique, quelque chose en plus, qui me fait sentir davantage à mon aise. Entendons-nous bien : si tu étais plutôt moche, mais vraiment assez moche, ce serait pareil, pourvu que tu sois sympathique et normalement intelligent et affectueux – ce que tu es en fait. Dans ce cas, il suffit que tes yeux soient rieurs : la même chose, d'ailleurs, si au lieu d'être un Gennariello, tu étais une Concettina.

Certains pourraient penser qu'un garçon comme celui que je suis en train de décrire est miraculeux. Car tu ne peux être qu'un bourgeois, c'est-à-dire un élève de la première ou de la deuxième année de lycée. J'admettrais volontiers le caractère miraculeux de la chose si tu étais milanais, florentin, ou même romain, désormais. Mais le fait que tu sois napolitain exclut l'impossibilité qu'inté-

rieurement aussi tu sois, quoique bourgeois, un garçon charmant. Naples est la dernière métropole plébéienne, le dernier grand village (et qui plus est, avec des traditions culturelles non strictement italiennes) : cette donnée générale et historique égalise physiquement et intellectuellement les classes sociales. La vitalité est toujours une source d'affect et de naïveté. A Naples, aussi bien le garçon pauvre que le garçon bourgeois sont pleins de vitalité.

De même que je t'ai choisi, tu m'as donc choisi. Nous sommes à égalité. Nous sommes en train d'échanger des faveurs. Naturellement, si d'autres que toi le lisent, ce texte pédagogique ment, parce que tu n'y es pas, avec ta part dans le dialogue, ta voix, ton sourire. Eh bien, tant pis pour les lecteurs qui ne sauront pas t'imaginer. Si tu n'es pas un miracle, tu es une exception, ça oui, c'est vrai. Peut-être même à Naples, où tant de garçons de ton âge sont d'ignobles fascistes. Mais que pouvais-je trouver de mieux, pour rendre mon texte au moins littéralement exceptionnel ?

*Le 6 mars 1975.*

## Chapitre deux : Comment tu dois m'imaginer

Je pourrais te dire bien des choses qu'il te faut connaître, Gennariello, au sujet de ton pédagogue.

Je ne veux pas dresser toute une liste de détails, car ils vont certainement se dégager petit à petit, lorsque les occasions l'exigeront. Notre propos pédagogique sera plein, en effet, de parenthèses et de digressions : dès qu'un phénomène actuel sera assez urgent et significatif pour interrompre ce propos, nous l'interromprons.

Il y a un seul point que je voudrais choisir : ce que les gens disent de moi, et à travers quoi par conséquent tu m'as connu jusqu'ici (en supposant que tu connaisses mon existence). Ce que tu as su de moi par oui-dire peut se résumer, pour employer des euphémismes, en quelques mots : un écrivain-metteur en scène, très « discuté et discutable », un communiste « peu orthodoxe » qui gagne de l'argent grâce au cinéma, un homme « peu recommandable, un peu comme D'Annunzio ».

Je ne vais pas polémiquer à propos de ces informations, que t'ont données, avec une touchante conformité de vues,

une dame fasciste et un jeune extraparlémentaire, un intellectuel de gauche et un garçon de passe.

Je sais bien que cette énumération est un peu « indifférentiste ». Mais rappelle-toi : il ne faut avoir peur de rien, et surtout il ne faut pas craindre ces qualificatifs négatifs, qui peuvent être retournés indéfiniment contre ceux qui les ont formulés.

Tous les Italiens peuvent en effet se traiter mutuellement de « fascistes », puisque chez tous les Italiens il y a quelques éléments de fascisme (qui, nous le verrons, s'expliquent historiquement par une révolution libérale ou bourgeoise manquée). Et tous les Italiens, pour des raisons plus évidentes, peuvent se traiter mutuellement d'« indifférentistes ». C'est ce qui nous concerne justement ici. Non pas que nous ayons rompu, toi et moi, ce qui devrait être désormais le pacte silencieux entre personnes éduquées, consistant à ne jamais se traiter de « fasciste » ou de « clérical » ou d'« indifférentiste », mais parce que je m'accuse moi-même, ici, d'être en quelque sorte un « indifférentiste ». Qu'est-ce qui à mes yeux (voici l'« indifférentisme ») est commun à « une dame fasciste, un extraparlémentaire, un intellectuel de gauche, un garçon de passe » ? C'est un désir anxieux, terrible et invincible de se conformer.

Dans notre société, il arrive souvent qu'un homme (bourgeois, catholique, peut-être tendanciellement fasciste), percevant consciemment ou inconsciemment en lui-même ce désir anxieux de conformisme, fasse un choix décisif et devienne un progressiste, un révolutionnaire, un communiste. Mais, bien souvent, dans quel but ? Pour pouvoir enfin vivre tranquillement son désir de confor-

misme. Sans qu'il le sache, étant passé courageusement du côté de la raison (j'emploie ici le mot « raison » à la fois dans le sens courant et dans le sens philosophique), il peut s'y installer avec ses anciennes habitudes, qu'il croit avoir régénérées, réifiées. Alors qu'elles ne sont rien d'autre, justement, que son ancien désir de conformisme.

Au cours de ces trente années post-fascistes, mais non antifascistes, cela s'est toujours produit. Mais depuis 1968 la situation s'est aggravée. D'une part le conformisme, dirons-nous, officiel, national, celui du système, est devenu infiniment plus conformiste dès lors que le pouvoir est devenu un pouvoir consumériste, donc capable d'imposer sa volonté d'une manière infiniment plus efficace que tout autre pouvoir précédent dans le monde. L'action de persuasion entraînant les masses à suivre une conception « hédoniste » de la vie (à être par conséquent de parfaits représentants de la société de consommation) rend ridicule tout effort de persuasion antérieur, par exemple celui qui poussait à suivre une conception religieuse ou moraliste de la vie.

Par ailleurs, les grandes masses d'ouvriers et les *élites* progressistes sont restées isolées, dans ce nouveau monde du pouvoir. D'une part cet isolement a préservé, chez elles, une certaine clarté et propreté mentales et morales, mais d'autre part il les a rendues conservatrices. C'est le destin de toutes les « îles » (et des « zones marginales »). Par conséquent le conformisme de gauche (qui a toujours existé) s'est fossilisé au cours de ces dernières années.

Or, l'un des lieux communs les plus typiques des intellectuels de gauche, c'est la volonté de désacraliser et (il faut inventer le mot) de désentimentaliser la vie. Chez les

vieux intellectuels antifascistes, cela s'explique par le fait qu'ils ont été élevés dans une société cléricale-fasciste, qui prêchait de fausses sacralités et de faux sentiments. Leur réaction était donc juste. Mais le nouveau pouvoir d'aujourd'hui n'impose plus cette fausse sacralité et ces faux sentiments. C'est même lui le premier qui, je le répète, veut se libérer d'eux, avec toutes leurs institutions (l'Armée et l'Église, disons). Donc, venant des intellectuels progressistes, qui continuent à rabâcher les vieilles conceptions des Lumières, comme si elles étaient passées automatiquement dans les sciences humaines, la polémique contre la sacralité et les sentiments est inutile. Ou alors, elle est utile au pouvoir.

Pour ces raisons, tu dois savoir ceci : dans les enseignements que je te donnerai, je te pousserai – il n'y a pas le moindre doute – à toutes les désacralisations possibles, au manque total de respect pour tout sentiment institué. Mais le fond de mon enseignement consistera à te convaincre de ne pas craindre la sacralité et les sentiments, dont le laïcisme de la société de consommation a privé les hommes en les transformant en automates laids et stupides, adorateurs de fétiches.

*Le 13 mars 1975.*

### Chapitre trois : Encore au sujet de ton pédagogue

Je voudrais ajouter encore quelque chose à ce que je t'ai dit au chapitre précédent, « Comment tu dois m'imaginer ».

Nous nous entretiendrons longuement du sexe, ce sera même l'un des thèmes les plus importants de notre propos, et je ne raterai sûrement aucune occasion de te dire à ce sujet des vérités qui, tout en étant simples, scandaliseront beaucoup, comme d'habitude, les lecteurs italiens, toujours si prêts à ne plus dire bonjour et à tourner le dos au réprouvé.

Eh bien, dans ce sens, je suis comme un Noir dans une société raciste qui a voulu se gratifier d'un esprit de tolérance. Autrement dit, je suis un « toléré ».

La tolérance, sache-le bien, est toujours purement nominale. Je ne connais pas un seul exemple ni un seul cas de tolérance réelle. Parce qu'une « tolérance réelle » serait une contradiction dans les termes. Le fait même de « tolérer » quelqu'un revient à le « condamner ». La tolérance est même une forme plus raffinée de condamnation. On dit en effet à celui que l'on « tolère » – mettons, au Noir que nous avons pris comme exemple – qu'il peut faire ce qu'il veut,

qu'il a pleinement le droit de suivre sa nature, que son appartenance à une minorité n'est pas un signe d'infériorité, etc. Mais sa « différence » – ou plutôt sa « faute d'être différent » – reste la même aux yeux de celui qui a décidé de la tolérer et de celui qui a décidé de la condamner. Aucune majorité ne pourra jamais effacer de sa conscience le sentiment de la « différence » des minorités. Elle en sera toujours consciente, éternellement, fatalement. Par conséquent, le Noir pourra bien sûr être un Noir, c'est-à-dire vivre librement sa différence, même au-dehors du « ghetto » physique, matériel qu'on lui avait assigné à des époques de répression. Bien sûr.

Néanmoins, la figure mentale du ghetto survit et est indestructible. Le Noir sera libre, il pourra vivre nominale-ment sans obstacles sa différence, etc., mais il restera toujours à l'intérieur d'un « ghetto mental », et malheur à lui s'il en sort.

Il ne peut en sortir qu'à la condition d'adopter le point de vue et la mentalité de ceux qui vivent hors du ghetto, c'est-à-dire de la majorité.

Aucun de ses sentiments, de ses gestes, aucune de ses paroles ne pourra avoir la « couleur » de l'expérience spécifique vécue par quelqu'un dont la subjectivité est enfermée dans les limites assignées à une minorité (dans le ghetto mental). Il doit se renier tout entier, et faire semblant que l'expérience qu'il a derrière lui soit une expérience normale, c'est-à-dire majoritaire.

Puisque nous sommes partis de notre rapport pédagogique (c'est-à-dire, plus particulièrement, de « ce que je suis vis-à-vis de toi »), je vais donner un exemple de ce

que je t'ai dit un peu par aphorismes, en citant un cas concret qui me concerne.

Ces dernières semaines, j'ai eu l'occasion de me prononcer publiquement sur deux sujets : l'avortement, et l'irresponsabilité politique des hommes qui sont au pouvoir.

Qui est pour l'avortement ? Personne, évidemment. Il faudrait être fou pour être favorable à l'avortement. La question n'est pas d'être pour ou contre l'avortement, mais pour ou contre sa légalisation. Eh bien moi, je me suis prononcé contre l'avortement et pour sa légalisation. Naturellement, puisque je suis contre l'avortement, je ne puis être favorable à une légalisation totale, sans discrimination, fanatique, rhétorique. Comme si la légalisation de l'avortement était une victoire joyeuse et apaisante. Je suis pour une légalisation prudente et douloureuse. Autrement dit, en termes de pratique politique, cette fois-ci je partage plutôt la position des communistes que celle des radicaux.

Pour quelle raison je ressens d'une manière particulièrement angoissée la culpabilité de l'avortement ? Cela aussi, je l'ai dit clairement. Parce que l'avortement est un problème de la grande majorité, qui considère sa cause, c'est-à-dire le coût, d'une manière tellement ontologique qu'elle le fait apparaître comme mécanique, banal, insignifiant par excès de facilité. Il y a là quelque chose qui me blesse obscurément. Cela me met en face d'une réalité terrifiante (je suis né et j'ai vécu dans un monde répressif, clérical-fasciste). Tout cela a donné à mes propos sur l'avortement une certaine « couleur », qui découle de l'expérience spécifique et différente que j'ai de la vie et de la vie sexuelle.

Comme des chiens enragés, ils se sont tous jetés sur moi, non pas à cause de ce que je disais (qui, naturellement, était tout à fait raisonnable), mais à cause de cette « couleur ». Des chiens (enragés, stupides et aveugles). D'autant plus enragés, stupides et aveugles que (de toute évidence) je demandais leur solidarité et leur compréhension. Car je ne parle pas des fascistes. Je parle de gens « éclairés », de « progressistes ». Je parle de personnes « tolérantes ». Voilà qui prouve ce que je te disais : tant que le « différent » vit sa « différence » en silence, enfermé dans le ghetto mental qu'on lui a assigné, tout va bien : ils tirent tous satisfaction de la tolérance dont ils font preuve. Mais dès qu'il dit un seul mot sur sa propre expérience en tant que « différent » ou bien, simplement, dès qu'il ose prononcer des paroles « teintées » par le sentiment de son expérience « différente », le lynchage se déchaîne, comme à l'époque du clérical-fascisme le plus ténébreux. La raillerie la plus vulgaire, les quolibets les plus typiques de la pire tradition estudiantine, l'incompréhension la plus féroce le jettent dans la dégradation et dans la honte.

Eh bien, cher Gennariello, au tapage qui a été fait autour de la question de l'avortement a fait pendant le silence le plus absolu sur la question des hommes de la Démocratie chrétienne qui sont au pouvoir. Or, à ce sujet (cela doit être bien clair), je n'ai certes pas tenu des propos ordinaires, c'est-à-dire portant sur les mœurs... Mais nous allons parler de cette question dans le prochain chapitre, qui aura pour thème le langage.

*Le 20 mars 1975.*

## Chapitre quatre : Comment nous parlerons

Nous disions donc la dernière fois que si, sur la question de l'avortement, on a fait un grand tapage, au contraire sur la question de l'inaptitude presque criminelle des démocrates-chrétiens au pouvoir, il y a eu un silence de mort. Dans certains cas, on a transformé mon propos en un propos courant et ennuyeux sur l'inefficience et le favoritisme gouvernementaux, en invoquant obscurément, tout au plus, l'intervention des communistes, c'est-à-dire ce « compromis historique » qui ne ferait que codifier une situation déjà existante.

Vois-tu, Gennariello, la plupart des intellectuels laïques et démocratiques italiens se donnent de grands airs, parce qu'ils se sentent virilement « dans » l'histoire. Ils acceptent, dans un esprit réaliste, les transformations qu'elle opère sur les réalités et les hommes, car ils croient fermement que cette « acceptation réaliste » découle de l'usage de la raison.

Mais moi je ne le crois pas, Gennariello. Souviens-toi que moi, ton maître, je ne crois pas en cette histoire et en ce progrès. Il n'est pas vrai que, *de toute façon*, l'on avance.



Bien souvent l'individu, tout comme les sociétés, régresse ou se détériore. Dans ce cas la transformation *ne doit pas* être acceptée : son « acceptation réaliste » n'est en réalité qu'une manœuvre coupable pour tranquilliser sa conscience et continuer son chemin. C'est donc tout le contraire d'un raisonnement, bien que souvent, linguistiquement, cela en ait l'air.

La régression et la détérioration ne doivent pas être acceptées, fût-ce avec une indignation ou une rage qui, dans ce cas précis, et contrairement aux apparences, sont des mouvements profondément rationnels. Il faut avoir la force de la critique totale, du refus, de la dénonciation désespérée et inutile.

Si quelqu'un accepte, dans un esprit réaliste, une transformation qui n'est que régression et dégradation, cela veut dire qu'il n'aime pas ceux qui subissent cette régression et dégradation, c'est-à-dire les hommes en chair et en os qui l'entourent. Si au contraire quelqu'un proteste de toutes ses forces, même celles des sentiments, contre la régression et la dégradation, cela veut dire qu'il aime ces hommes-là, en chair et en os. Un amour que j'ai le malheur d'éprouver, et que j'espère pouvoir te communiquer.

Les plus coupables de ne pas aimer ces hommes dégradés par les faux progrès de l'histoire, ce sont justement les puissants de la Démocratie chrétienne.

Laissons de côté la première phase de leur régime, qui a été décidément la poursuite du régime fasciste. Venons-en tout de suite à la seconde phase, où ils ont continué à exister et agir de la même manière qu'auparavant, bien que le pouvoir dont ils étaient les serviteurs ne soit plus le pou-

voir du paléo-capitalisme (clérical-fasciste), mais un nouveau pouvoir, qui est celui de la société de consommation (avec sa prétendue tolérance). Dans cette seconde phase, on a vécu une suite effrayante de massacres et de crimes politiques. C'est de cela que les puissants de la Démocratie chrétienne sont coupables, en l'espèce, même formellement. Car il n'y a que trois hypothèses possibles.

Première hypothèse : les puissants de la Démocratie chrétienne (ou un groupe lui appartenant) sont les responsables directs ou les mandants de la « stratégie de la tension » et des bombes : le scandale du SID<sup>1</sup> démontrerait clairement la validité de cette hypothèse. On peut d'ailleurs la lire également entre les lignes dans les récentes accusations formulées par De Martino (bien qu'elles soient explicites dans un autre sens).

Deuxième hypothèse : si néanmoins les puissants de la Démocratie chrétienne ne connaissaient pas tout, ou presque tout, ou beaucoup, ou au moins quelque chose, sur ces faits, ils seraient des incapables qui ne s'aperçoivent pas de ce qui se passe sous leur nez.

Troisième hypothèse : les puissants de la Démocratie chrétienne connaissent tout sur les massacres, ou presque tout, ou beaucoup, ou au moins un peu, mais ils font semblant de ne pas le connaître et se taisent.

Dans les trois cas, les puissants de la Démocratie chrétienne, qui ont détenu le pouvoir pendant toutes ces années, devraient s'en aller, disparaître, pour ne pas dire plus.

1. Ce scandale révéla les menées, au sein même du SID (Services d'information de la Défense), d'éléments de l'extrême droite qui visaient à déstabiliser la démocratie italienne (Ndt).

Au contraire, non seulement ils restent au pouvoir, mais *ils parlent*. Or, c'est leur langue qui est la première responsable du mal. Car chaque fois qu'ils ouvrent la bouche, ils ne font que mentir, par manque de sincérité, par culpabilité, par peur, par ruse. Leur langue est celle du mensonge. Et puisque leur culture est une culture putréfiée, celle des palais de justice et des académies, monstrueusement mélangée avec la culture technologique, concrètement leur langue est de la pure tératologie, et on ne peut pas l'écouter. On est obligé de se boucher les oreilles.

Le premier devoir des intellectuels, aujourd'hui, serait d'apprendre aux gens à ne pas écouter les monstruosité linguistiques des puissants de la Démocratie chrétienne ; à hurler de dégoût et de réprobation à chacun des mots qu'ils prononcent. En d'autres termes, le devoir des intellectuels serait de démasquer tous les mensonges qui, à travers la presse et surtout la télévision, inondent et étouffent ce corps d'ailleurs inerte qu'est l'Italie.

Au lieu de cela, presque tous les intellectuels de l'opposition acceptent fondamentalement ce qu'acceptent les puissants de la Démocratie chrétienne. Ils ne sont nullement scandalisés par la monstruosité de la langue qu'utilisent les puissants de la Démocratie chrétienne.

Dans notre rapport pédagogique, cher Gennariello, mon rêve serait de parler napolitain. Malheureusement, je ne connais pas le napolitain. Je me contenterai donc d'un italien qui n'ait rien à voir avec celui des puissants et de leurs opposants, tout aussi puissants : l'italien d'une certaine tradition cultivée et humaniste. Sans craindre un certain

« maniérisme » qui, dans un rapport comme le nôtre, est inévitable.

Les préambules sont ainsi terminés. La prochaine fois, j'esquisserai pour toi un plan sommaire de nos travaux – une sorte de table des matières – et ensuite, nous commencerons enfin nos leçons.

*Le 27 mars 1975.*

## Projet de l'œuvre

Voici plus ou moins le projet de l'œuvre, avec mille ponctuations et parenthèses dues à la force impérieuse de l'actualité, que tu te sentiras en droit de privilégier en profitant de ma faiblesse.

Une première série de chapitres sera consacrée à tes « sources pédagogiques » les plus immédiates. Tu vas tout de suite penser à ton père, à ta mère, à l'école et à la télévision. Il ne s'agit pas de cela. Tes sources pédagogiques les plus immédiates sont muettes, matérielles, objectuelles, inertes, purement présentes. Pourtant elles te parlent. Elles ont un langage à elles, que toi et tes camarades vous savez très bien déchiffrer. Je veux parler des objets, des choses, des réalités physiques qui t'entourent. Contrairement à ce que tu penses, j'aurai un tas de remarques brûlantes à faire sur ce sujet. Le langage des choses, par lequel tu as reçu ta première éducation, ce n'est pas enquiquinant, je te jure. (Excuse-moi si je fais un peu de maniérisme, en mimant le « discours pour enfants ».)

Après la série de chapitres consacrés au langage pédagogique des choses (ou marchandises, ou biens de consom-

mation), je consacrerai une longue section du livre à te parler de tes camarades qui sont – il faut que ce soit clair – tes vrais éducateurs. Ils sont les porteurs inconscients, et d'autant plus impérieux, de valeurs absolument nouvelles, que seuls toi et eux vous vivez. Nous, vos pères, en sommes exclus. Je dirai même plus : ces valeurs sont intraduisibles dans notre langage. C'est néanmoins dans un langage paternel que je vais essayer de t'en parler. Et là, j'aurai besoin d'une certaine compréhension ou curiosité (précisément paternelle, en quelque sorte) de ta part...

La troisième partie de notre traité portera sur tes deux parents, qui sont tes éducateurs officiels, s'ils ne sont pas encore tes « dés-éducateurs ». Nous verrons toutefois que, entre leurs intentions pédagogiques à ton égard et la réalisation de ces intentions, il y a un diaphragme d'une immense épaisseur : c'est ton rapport d'amour et de haine avec eux. Je t'expliquerai, pour tout dire, ce qui se passe dans la famille.

Nous parlerons ensuite de l'école, c'est-à-dire de cet ensemble organisationnel et culturel qui a complètement gâché ton éducation et qui fait que tu es là devant moi comme un pauvre sot, humilié, et même avili, incapable de comprendre, enfermé dans l'étau d'une étroitesse mentale, qui, du reste, t'angoisse. Quant à l'antiécole (c'est-à-dire à la polémique politique contre l'école, que tu as reçue et assimilée à travers une contestation désormais complètement appauvrie et discréditée au cours de ces dernières années), elle n'est pas moins nuisible à ton éducation. Car elle t'impose un conformisme non moins dégradant et angoissant que celui de l'école.

Je te parlerai d'abord de tes instituteurs et ensuite de tes professeurs, ces doubles des pères et des mères, et gâcheurs de ton éducation. (Si l'un d'eux, par contre, t'avait éduqué, il n'a pu le faire que par sa manière d'être, non par sa parole. En d'autres mots, par son amour ou sa capacité d'amour : il n'est pas dit que dans certains cas le plus humble de tes enseignants ne puisse être un homme qui n'appartient pas à la fausse mais à la vraie culture.)

La cinquième partie du traité portera sur la presse et la télévision, ces épouvantables véhicules pédagogiques auxquels il n'y a aucune alternative. Sur ce thème, rien n'arrêtera la fureur d'une personne comme moi, qui, tu le vois bien, est pourtant d'humeur paisible. Bref, jusqu'à cette cinquième partie, l'objet de notre série de champs pédagogiques, c'est en substance la pédagogie elle-même. C'est ce long regard tourné vers l'intérieur qui donnera un sens aux rapides coups d'œil que nous jetterons continuellement vers l'extérieur. D'ailleurs, comme le dit Barthes dans un des aphorismes de son dernier et très beau livre (*Le Plaisir du texte*), probablement « nous sommes scientifiques par manque de finesse ». J'essaierai de ne pas être scientifique, même si je ne peux pas me permettre d'être suffisamment « fin » dans le développement des différents thèmes.

Une fois ces cinq premiers chapitres terminés, commenceront les cinq autres, les plus importants, sur lesquels je m'étendrai sans aucune limite préétablie, avec toute la liberté de l'improvisation.

Il s'agira premièrement du sexe, deuxièmement du comportement, troisièmement de la religion, quatrièmement de la politique, cinquièmement de l'art. L'attitude prédo-

minante dans tout cela sera pragmatique. Autrement dit, je te donnerai des conseils. Je me propose en outre de t'amuser. Pour clore cette « table des matières », j'ai le sentiment que tout ceci sera un secret entre toi et moi. Réjouissons-nous. Certes, il me semble que personne – au moins dans mon monde, c'est-à-dire dans le monde de la soi-disant culture – ne saurait en rien apprécier l'idée de rédiger un traité pédagogique pour un jeune garçon. Une affreuse vulgarité ferait considérer et accueillir un tel traité comme une causerie tout à fait et parfaitement « lisible ». Eh bien soit, au lieu de le dédier à l'ombre monstrueuse de Rousseau, dédions-le à l'ombre dédaigneuse du marquis de Sade.

*Le 3 avril 1975.*

### C'est un rideau qui m'a donné ma première leçon

Les premiers souvenirs de notre vie sont des souvenirs visuels. La vie, dans le souvenir, devient comme un film muet. Nous avons tous dans notre mémoire une image qui est la première, ou parmi les premières, de notre vie. Cette image est un signe : plus exactement, c'est un signe linguistique. Or, si elle est un signe linguistique, elle communique ou exprime quelque chose. Je vais te citer un exemple que toi, cher Gennariello, toi qui es napolitain, tu vas trouver exotique. La première image de ma vie est un rideau blanc, transparent, et me semble-t-il immobile, accroché à une fenêtre donnant sur une ruelle plutôt triste et sombre. Ce rideau me terrorise et m'angoisse : non pas comme quelque chose de menaçant ou de désagréable, mais comme quelque chose de cosmique. Dans ce rideau, se résume et s'incarne tout entier l'esprit de la maison où je suis né. C'était une maison bourgeoise à Bologne. En effet, les autres images qui entrent en concurrence avec le rideau pour la primauté chronologique, ce sont : une chambre avec une alcôve (où dormait ma grand-mère) ; des meubles massifs et respectables ; dans la rue, une voiture à chevaux

dans laquelle je voulais monter. Ces images-ci sont moins douloureuses que celle du rideau, mais elles aussi portent en elles, figé, ce je ne sais quoi de cosmique qui constitue l'esprit petit-bourgeois du monde où je suis né. Mais si, dans les objets et les choses dont les images se sont fixées dans ma mémoire comme celles d'un rêve indélébile, se dépose et se concentre tout un monde de « souvenirs » qu'elles évoquent en un instant, c'est-à-dire si ces objets et ces choses sont des contenants dans lesquels est rassemblé tout un univers que je peux en extraire pour l'observer – en même temps ces objets et ces choses ne sont pas qu'un simple contenant.

Ce sont justement des signes linguistiques qui, alors qu'aujourd'hui ils évoquent pour moi personnellement le monde de l'enfance bourgeoise, en ces premiers temps de ma vie me parlaient toutefois objectivement, et se laissaient déchiffrer comme quelque chose de nouveau et d'inconnu. Car le contenu de mes souvenirs ne se superposait pas aux signes : eux seuls étaient leur propre contenu. Et ils me le communiquaient. Leur communication était donc essentiellement pédagogique. Ils m'apprenaient où j'étais né, dans quel monde je vivais et, surtout, comment je devais concevoir ma naissance et ma vie. S'agissant d'un discours pédagogique inarticulé, fixe et incontestable, il ne pouvait être qu'autoritaire et répressif, comme on dit aujourd'hui. Ce que ce rideau-là m'a dit et appris n'admettait (et n'admet) aucune réplique. Avec lui, aucun dialogue ou acte d'autoéducation n'était ni possible ni admissible. Voilà pourquoi j'ai cru que le monde entier était le monde que ce rideau m'apprenait : j'ai cru que le monde entier était

respectable, idéaliste, triste, sceptique et un peu vulgaire – bref, petit-bourgeois.

D'autres « discours de choses » se sont ajoutés peu après, et ensuite pendant toute mon enfance et ma jeunesse. Souvent, ces nouveaux « discours de choses » (surtout après la toute première enfance) étaient en contradiction avec ceux du début. J'ai vu des objets divers et des meubles de prolétaires et de sous-prolétaires ; j'ai vu des paysages non urbains, mais suburbains, ou pauvrement champêtres, et ainsi de suite. Mais que de temps a-t-il fallu, mon cher Gennariello, pour que ces premiers discours soient mis en doute et explicitement contestés par les suivants ! Leur caractère répressif et autoritaire est resté invincible pendant de longues années. J'ai vite compris, il est vrai, qu'au-delà de mon monde petit-bourgeois, si cosmique et absolu, il y avait aussi un autre monde, et même qu'il y avait d'autres mondes. Mais il m'a toujours semblé, très longtemps, que le seul vrai et valable était le mien, que m'avaient appris les objets, la réalité physique, alors que les autres mondes me paraissaient étrangers, différents, anormaux, inquiétants et dénués de vérité.

L'éducation donnée à un enfant par les objets, par les choses, par la réalité physique – en d'autres termes, par les phénomènes matériels de sa condition sociale – rend cet enfant, corporellement, ce qu'il est et ce qu'il sera tout au long de sa vie. Ce qui est éduqué c'est sa chair même, comme forme de son esprit.

La condition sociale est reconnaissable dans la chair d'un individu (du moins selon l'expérience historique qui est la mienne). Parce qu'il a été physiquement façonné par

l'éducation, précisément physique, donnée par la matière même dont est fait son monde.

Les paroles des parents, des instituteurs, et enfin des professeurs se superposent, en le cristallisant autour de ce que les choses et les faits ont déjà appris à un enfant. Seule l'éducation reçue par ses camarades sera très semblable à celle que lui ont donnée les choses et les faits : car elle aussi sera purement pragmatique, au sens absolu et premier de ce mot.

En outre, je dis d'ores et déjà que l'importance de la télévision est énorme, parce qu'elle ne fait rien d'autre, elle aussi, qu'offrir une série d'« exemples » de manière d'être et de comportement. Bien que les speakers, les présentateurs et autres canailles du même genre parlent (et ils parlent affreusement), en fait le vrai langage de la télévision est semblable au langage des choses, car il est parfaitement pragmatique et n'admet pas de réplique, d'alternatives, de résistance.

Excuse-moi d'avoir anticipé. J'ai pu me le permettre parce que nous devons poursuivre encore pendant quelques « leçons » nos propos sur le langage des choses – puisque ce qui est réellement important, c'est l'enseignement que les choses t'ont donné. Je n'ai fait allusion à mon expérience personnelle que pour en arriver à des expériences actuelles, comme la tienne, en posant, bien qu'avec douceur et d'une manière un peu idyllique, les données de l'un des plus terribles sauts de générations dont l'histoire se souvienne.

*Le 10 avril 1975.*

## Chapitre six : Impuissance contre le langage pédagogique des choses

Rien n'oblige autant à regarder les choses que de faire un film. Le regard d'un écrivain sur un paysage champêtre ou urbain peut exclure une infinité de choses, en découpant de leur ensemble uniquement celles qui émeuvent ou qui sont utiles. Le regard d'un metteur en scène sur le même paysage ne peut pas, à l'inverse, ne pas prendre conscience, en dressant quasiment une liste, de toutes les choses qui s'y trouvent. En effet, alors que chez un écrivain les choses sont destinées à devenir des mots, c'est-à-dire des symboles, au contraire, dans la manière de s'exprimer qui est celle d'un metteur en scène, les choses restent des choses : les « signes » du système verbal sont donc symboliques et conventionnels, tandis que les « signes » du système cinématographique sont justement les choses elles-mêmes, dans leur matérialité et leur réalité. Elles deviennent, il est vrai, des « signes », mais ce sont les « signes », pour ainsi dire vivants, d'elles-mêmes. Tout cela est l'objet d'une science, la sémiologie, que toi, Gennariello, tu ne peux ne pas connaître au moins de nom, dans sa signification au moins courante, si tu veux suivre mes argumentations – surtout celle-ci, sur le lan-

gage premier des choses et sur la prévarication pédagogique qui s'ensuit de leur part.

Si j'étais donc allé au Yémen comme écrivain, j'en serais revenu avec une idée du Yémen totalement différente de celle que j'ai, y étant allé comme metteur en scène. Je ne sais pas laquelle des deux est la plus exacte. Comme écrivain, j'en serais revenu avec l'idée – exaltante et statique – d'un pays figé dans une situation historique médiévale : avec des maisons rouges, hautes et étroites, ornées de frises blanches comme des pièces d'orfèvrerie très ordinaires, entassées au milieu d'un désert d'où montent des vapeurs légères, et si limpide que la cornée en est atteinte ; et ça et là des vallons avec des villages qui reprennent exactement les formes architecturales de la ville, au milieu de petits jardins en terrasses, plantés de blé, d'orge, de petites vignes.

Comme metteur en scène, j'ai vu au contraire, au milieu de tout cela, la présence « expressive », horrible, de la modernité : une gangrène de poteaux électriques plantés d'une manière chaotique ; des masures de ciment et de tôle bâties en dépit du bon sens là où il y avait autrefois les murs de la ville ; des édifices publics d'un épouvantable style « Art déco » arabisé, etc. Évidemment mon regard a dû se poser aussi sur d'autres choses, plus petites, voire infimes : objets en plastique, boîtes de conserves, chaussures et cotonnades industrielles d'aspect lamentable, poires en conserve (provenant de Chine), transistors.

J'ai vu en somme la coexistence de deux mondes sémantiquement différents, réunis dans un seul et babelesque système d'expression.

L'élément moderne de ce système linguistique se présen-

tait forcément à *mes yeux* comme aberrant et dégradant. A vrai dire il l'était, parce que lamentable : il déclarait sans réserves ni retenue sa finalité spéculative effrontée. Le Yémen n'est encore qu'un petit, et même très petit, marché pour les industries du monde occidental. Il est donc méprisé et, de fait, ridiculisé. Sa désagrégation paraît naturelle. Le fait qu'elle exige une abjuration par les Yéménites apparaît aux spéculateurs allemands et italiens comme quelque chose de parfaitement naturel. Les Yéménites doivent être tout à fait consentants à propos de leur propre génocide qui est culturel et physique, sans être nécessairement mortel comme dans les camps de concentration.

Mais revenons à la question des choses. Le langage des choses nouvelles, qui au Yémen et dans mon enfance est un balbutiement, est par contre devenu pour toi, Gennariello, un discours articulé, logique et normal. Même si quelque chose t'en sépare encore, puisque tu es napolitain.

Je ne veux pas t'entraîner dans mon péché esthétique. Que la meute des moralistes reste éloignée de toi, avec ces accusations qui montent tout droit de leurs testicules par ailleurs répugnants (sûrement pas pareils aux tiens, qui sont ceux d'un adolescent, ou aux miens, puisque je ne les confonds pas avec l'esprit prévaricateur et vulgaire de la Loi).

Mon esthétisme est indissociable de ma culture. Pourquoi ôter de ma culture l'un de ses éléments, même s'il est peut-être non authentique et superflu ? Il complète un tout, et je ne me fais aucun scrupule de le dire, parce que précisément ces dernières années je me suis persuadé que la pauvreté et le retard économique ne sont pas les pires des malheurs. Sur ce sujet, nous nous étions tous trompés.



Les choses modernes que le capitalisme a introduites au Yémen ont eu pour effet non seulement de donner aux Yéménites des apparences clownesques, mais aussi de les rendre beaucoup plus malheureux. L'imam (le roi qui a été chassé) était abominable, mais le consumérisme pingre qui l'a remplacé ne l'est pas moins.

Cela me donne le droit de n'avoir pas honte de mon « sentiment du beau ». Un intellectuel, cher Gennariello, ne saurait être qu'extrêmement en avance ou extrêmement en retard (ou même les deux choses à la fois, ce qui est mon cas). C'est donc lui qu'il faut écouter : car la réalité dans son actualité, dans son devenir immédiat, c'est-à-dire dans son présent, ne possède que le langage des choses et ne peut être que vécue.

La question est la suivante : ma culture (avec ses esthétismes) me place dans une position critique par rapport aux « choses » modernes entendues comme des signes linguistiques. Ta culture, au contraire, te fait accepter ces choses modernes comme naturelles et écouter leur enseignement comme quelque chose d'absolu.

Je peux sans doute essayer d'entamer, ou au moins de mettre en doute, ce que t'enseignent tes parents, tes maîtres, les télévisions, les journaux et surtout les adolescents de ton âge. Mais je suis absolument impuissant contre ce que les choses t'ont enseigné et t'enseignent. Leur langage est inarticulé et absolument rigide : par conséquent est inarticulé et rigide l'esprit de ton apprentissage et des opinions non verbales qui se sont formées en toi, à travers cet apprentissage. Sur ce point nous sommes deux étrangers, que rien ne peut rapprocher.

Le 17 avril 1975.

Nous sommes deux étrangers :  
les tasses à thé le disent

Je ne me laisserai jamais de le répéter : en te parlant, je pourrai peut-être avoir la force d'oublier, ou de vouloir oublier, ce qui m'a été enseigné avec les mots. Mais je ne pourrai jamais oublier ce qui m'a été appris par les choses. Donc, sur le chapitre du langage des choses, c'est un véritable abîme qui nous sépare : c'est l'un des sauts de générations les plus profonds que l'histoire ait enregistrés. Ce que les choses m'ont appris par leur langage est totalement différent de ce que les choses t'ont appris par leur langage. Mais le langage des choses, lui, n'a pas changé, cher Gennariello : *ce qui a changé ce sont les choses elles-mêmes*, et d'une manière radicale.

Tu vas me dire que les choses changent toujours : « *O munno cagna* », le monde change. C'est vrai, le monde a des changements perpétuels, sans fin. Mais, tous les quelques millénaires, arrive la fin du monde. Le changement est alors total. Et c'est bien une fin du monde qui s'est produite entre moi, qui ai cinquante ans, et toi qui en as quinze. Ma figure de pédagogue est donc mise en crise d'une manière irrémédiable. On ne peut pas enseigner si

en même temps on n'apprend pas. Or, je ne puis t'apprendre les « choses » qui m'ont éduqué, et toi, tu ne peux pas m'apprendre les « choses » qui sont en train de t'éduquer (ce que tu es en train de vivre). Nous ne pouvons nous les enseigner mutuellement pour la simple raison que leur nature ne s'est pas bornée à changer quelques-unes de ses qualités, mais qu'elle a changé radicalement dans sa totalité.

Observons un phénomène qui peut sembler insignifiant. Depuis quelque temps, sont redevenus à la mode les « objets » des années trente et quarante. Or, je suis en train de tourner un film dont l'action se situe précisément en 1944. Je suis donc contraint chaque jour, avec ce regard impitoyable et énumératif que le cinéma exige, à observer les « objets » que je filme. Ces jours-ci, je suis en train de tourner une scène où des demoiselles bourgeoises prennent le thé. J'ai donc observé, entre autres objets, des tasses à thé.

Mon scénographe, Dante Ferretti, avait fait les choses en grand : il avait trouvé pour cette scène un service très précieux. C'étaient des tasses couleur jaune d'œuf clair, avec des taches blanches en relief. Liées à l'univers du Bauhaus et des blockhaus, elles étaient angoissantes. Je ne pouvais pas les regarder sans avoir un coup au cœur, suivi d'un profond malaise. Ces tasses avaient toutefois en elles-mêmes une qualité mystérieuse, qui était d'ailleurs commune à l'ameublement, aux tapis, aux robes et aux chapeaux des demoiselles, aux divers objets et même au papier peint qui couvrait les murs. Mais cette qualité mystérieuse ne causait pas de douleur, elle ne causait pas une

régression violente (que j'ai rêvée, à vrai dire, la nuit suivante) à des époques antérieures et atroces. Au contraire, elle donnait de la joie. Leur qualité mystérieuse était celle de l'artisanat. Jusqu'en 1950, ou aux premières années soixante, il en a été ainsi. Les choses étaient encore faites ou confectionnées par les mains des hommes : des mains patientes et anciennes de menuisiers, de couturiers, de tapissiers, de faïenciers. Et c'étaient des choses qui avaient une destination humaine, c'est-à-dire personnelle. Ensuite l'artisanat, ou son esprit, a disparu subitement. Juste au moment où tu as commencé à vivre. A mes yeux, il n'y a désormais aucune solution de continuité entre ces tasses et un petit vase.

Le fossé entre l'univers de la consommation et le monde paléo-industriel est encore plus profond et total que le fossé entre le monde paléo-industriel et le monde préindustriel. Ce dernier, en effet, n'a été dépassé définitivement, aboli, détruit, qu'aujourd'hui. Jusqu'ici c'est lui qui a fourni les modèles humains et les valeurs de la bourgeoisie paléo-industrielle, même si celle-ci les adultérait, les falsifiait et les rendait parfois exécrables (ce qui est arrivé avec le fascisme et en général avec tous les pouvoirs cléricaux-fascistes). Adultérés, falsifiés, exécrables au niveau du pouvoir, ils restaient réels au niveau du monde dominé par le pouvoir : un monde qui était resté, en pratique, paysan et artisanal dans sa très grande majorité.

Depuis que tu es né, ces modèles humains et ces valeurs anciennes n'ont plus été utiles au pouvoir : pourquoi ? Parce que le mode de production des choses a changé *quantitativement*.

La vérité que nous avons à nous dire est la suivante : la nouvelle production des choses, c'est-à-dire le changement des choses, te donne, à toi, un enseignement originaire et profond que je ne peux pas comprendre (il est vrai que je ne veux pas le comprendre). Et cela implique entre nous deux une extranéité qui n'est pas uniquement la même qui a divisé les pères et les fils pendant des siècles et des millénaires.

*Le 24 avril 1975.*

## Comment le langage des choses a changé

Avant d'interrompre les chapitres concernant le « langage des choses » (qui, j'en suis sûr, ont dû te laisser vaguement mécontent, hostile, et t'ont peut-être même un peu « rasé »), je veux te citer une série d'exemples qui te feront comprendre un peu mieux ce que j'ai voulu dire par ce mystérieux préambule pédagogique.

Si à ton âge (et même bien plus tard) je marchais dans la banlieue d'une ville (Bologne, Rome, Naples...), voici ce que cette banlieue me disait « dans son parler » : c'est ici qu'habitent les pauvres, et la vie que l'on y vit est pauvre. Mais les pauvres sont des ouvriers. Et les ouvriers sont différents de vous, les bourgeois. Ils veulent donc un avenir différent. Seulement, le futur est lent à venir : c'est pourquoi leur lendemain – vécu par eux dans cette banlieue que vous contemplez – ressemble très fortement à aujourd'hui. C'est un aujourd'hui qui se répète. Les fils sont sûrs d'avoir devant eux une existence semblable à celle de leurs pères ; mieux, ils sont destinés à répéter et à réincarner leurs pères. La révolution a la paresse du soleil qui brille sur les prés tout pelés, sur les baraques, sur les immeubles

aux murs décrépits. Tout cela ne blesse pas le passé, ne détruit pas ses valeurs et ses modèles. L'urbanisme est encore paysan. Le monde ouvrier est physiquement paysan, et sa tradition anthropologique récente n'est pas transgressive. Le paysage peut contenir cette nouvelle forme de vie (bidonvilles, masures, immeubles populaires) parce que son esprit est identique à celui des villages et des bicoques dans les champs. La révolution ouvrière est justement empreinte de cet « esprit ».

Si au contraire toi, maintenant, tu te promènes dans une banlieue, elle te dira, toujours dans son « parler » : « L'esprit populaire a disparu d'ici. » Paysans et ouvriers sont « ailleurs », même s'ils habitent encore matériellement ici. Les bidonvilles ont presque totalement disparu (Dieu merci, bien sûr). Ce qui au contraire a énormément proliféré, ce sont les « cités » d'immeubles populaires. On ne peut plus parler d'un amalgame entre celles-ci et le monde ancien ou paysan. Les ordures constituent un épouvantable corps étranger : les ruisseaux et les canaux ont un aspect terrifiant. Le droit des pauvres à une existence meilleure trouve ainsi une contrepartie qui a fini par la détériorer. Le futur est imminent et apocalyptique. Les fils sont soustraits à la ressemblance avec leurs pères, et projetés vers un futur qui, tout en gardant les problèmes et la misère du présent, ne peut qu'être qualitativement tout à fait différent. La révolution, il n'en est même pas question, et d'autant moins, d'ailleurs, qu'on en parle plus frénétiquement (une frénésie que les fils d'ouvriers ont apprise, d'une manière humiliante, par les fils de bourgeois). La distance du passé et l'absence

d'un rapport (ne serait-ce qu'idéal et poétique) avec le futur sont radicales.

Quant à moi, donc, la réalité physique de la banlieue m'éduquait à la certitude, à un profond amour, sûr et irremplaçable. Toi, au contraire, tu es éduqué à l'incertitude, à un manque d'amour qui est fait d'une fausse certitude, cruelle et impitoyable (la conscience « figée », rendue conventionnelle et aveuglement agressive, de ses droits). Je me suis étendu sur les thèmes du « langage de la réalité physique d'une banlieue » ; mais des propos analogues, les centres des villes et les campagnes pourraient te les tenir aussi.

Les centres des villes ont toujours donné à ton pédagogue, pendant toute sa vie, l'assurance de l'inaltérabilité de la tradition humaniste et donc d'une qualité de vie, aussi bien bourgeoise que populaire, fondamentalement conservatrice (que l'éventuelle révolution ouvrière devait « régénérer », mais pas changer). Quant à toi, au contraire, les centres historiques des villes te parlent d'un problème qui leur est particulier, concernant leur conservation physique, leur survie matérielle. L'incompatibilité entre leur structure et la qualité de vie d'une masse bourgeoise et ouvrière consumériste engendre un tel chaos que ni le mot « conservation » ni le mot « révolution » n'ont plus aucun sens.

Quant à la campagne, la différence entre ce qu'elle m'a appris et ce qu'elle t'apprend est encore plus énorme. Pour moi, elle a été la certitude d'une continuité avec les origines du monde des hommes, et a valorisé le moindre geste, chaque mot, au point de leur conférer presque le caractère d'un rite. Elle représentait en outre à mes yeux

le spectacle d'un monde parfait. Pour toi, au contraire, la campagne parle d'elle-même comme d'une survivance spectrale et presque effrayante. Sa fonction (technicisée, industrialisée) reste étrangère à toi, à moins que tu ne veuilles t'en occuper professionnellement. Pour le restant, elle est un lieu exotique pour d'atroces week-ends et pour de non moins atroces petites villas à habiter en alternance avec l'atroce appartement en ville (c'est moi qui trouve tout cela atroce, s'entend).

Tu comprendras peu à peu, cher Gennariello, au cours de ces leçons, que, malgré les apparences, ces propos que je te tiens ne sont nullement des louanges du passé (que je n'ai d'ailleurs jamais aimé quand il était le présent). Ce sont des propos différents de tout ce qu'un homme de mon âge peut dire aujourd'hui : des propos où « conservation » et « révolution » sont justement des mots qui n'ont plus aucun sens (tu vois bien, par conséquent, que je suis moderne moi aussi).

Mais je m'aperçois que cette page d'« exemples » continue à rester dans le vague et le générique. La prochaine fois je te parlerai donc d'un exemple concret. Je te parlerai de la ville de Bologne.

*1<sup>er</sup> mai 1975.*

## Bologne, ville communiste et consumériste

Pourquoi je prends la ville de Bologne comme exemple du « discours » non verbal et, pour cette raison même, pourvu d'une force de persuasion qu'aucune expression verbale ne possède ? Tout simplement parce que Bologne n'est pas une ville italienne « typique ». Elle est unique dans son genre. Mais en même temps elle se présente aussi comme un « spécimen » très avancé d'une éventuelle et improbable ville italienne du futur. Son anomalie consiste dans le fait qu'elle s'est « développée » ces dernières années selon les normes désormais sacro-saintes du développement consumériste ; mais elle est en même temps une ville communiste. Par conséquent, les administrateurs communistes ont dû affronter les problèmes que leur imposait le développement capitaliste de la ville... Pour toi qui habites Naples, tout cela est presque incompréhensible, bien sûr. A Naples le pauvre et chaotique développement de la société de consommation est aux mains d'administrateurs qui sont solidaires avec lui. Et il en est ainsi dans presque toutes les autres villes italiennes. (Pour toi, donc, les administrateurs régionaux et provinciaux sont simplement

d'anciens vice-rois, corrompus et méprisables. Le « roi » est ailleurs, et c'est ailleurs qu'il est en train de changer radicalement de formes et de modalités. Les vice-rois le pressentent, mais leur conscience engourdie n'en sait rien. Par contre, ils se comportent parfaitement bien pour ce qui concerne la transition : ils sont attardés quant à l'aspect et à la mentalité, mais très avancés dans l'acceptation cynique du nouveau cours du pouvoir, c'est-à-dire de ses nouveaux modes de production...)

Mais venons-en au discours résumé de la ville de Bologne. Voici ce qu'elle te dit à toi : « Cher Gennariello, admire ! Je suis une opulente ville du Nord, que le développement a rendue encore plus opulente : tellement opulente que j'ai l'air d'une ville française ou allemande. Si tu émigras ici, ta conscience ne pourrait pas ne pas être constamment éblouie par ce fait. De plus, ici nous sommes communistes, donc propres et honnêtes. Cela aussi est un privilège, au regard du monde d'où tu viens. Évidemment, si tu émigras ici, tu ne pourrais que voter communiste. Ces deux "grâces", la richesse et l'administration communiste, engendrent d'abord un optimisme démocratique qui ne saurait ne pas te plonger dans un état d'accablement extatique, et ensuite faire de toi un catéchumène, même pas trop fanatique d'ailleurs... »

Voici ce que la ville de Bologne me dit à moi : « Je me compare à la ville que tu as quittée il y a une trentaine d'années. Je sais que tu m'admires et que tu me considères encore comme la meilleure ville d'Italie, inférieure seulement à Venise, même pour sa beauté. Mais je sais aussi qu'il y a quelque chose en moi qui te déçoit ou te met en

désaccord avec toi-même. Ce n'est pas le regret de cette ville d'il y a trente ans qui n'existe plus tout en gardant sa forme intacte : ce qui te déçoit et te divise, c'est la constatation de ce que je suis aujourd'hui. Car c'est à travers ton caractère et ta culture que je te parle en ce moment : ma réalité objective ne saurait trouver les mots pour te parler. Le premier et unique énoncé de mon silence, ce serait : "Je te suis étrangère et incompréhensible." Si, à travers ton caractère et ta culture, je puis encore te parler, c'est le mérite de la fonction de conservation que le Parti communiste a eue ici. Tu es donc tenté de t'installer ici, de travailler ici, d'habiter peut-être dans la maison de la rue Zamboni où tu es né ou bien dans celle de la rue Nosadella où tu as passé ton adolescence et écrit tes premiers vers. Mais le même phénomène – c'est-à-dire le fait que je suis une terre séparée, une île –, ce phénomène qui tend à te retenir ici, te repousse, presque effrayé, dans les lieux non privilégiés par mon bonheur. L'extranéité d'un centre urbain et d'une zone industrielle pratiquement étendue à toute la campagne – l'un comme l'autre désormais pris dans le mouvement qui mène à un futur essentiellement différent de tout mon passé tel que tu le connais –, c'est quelque chose qui évidemment te traumatise. Tu es bouleversé de voir le samedi soir une cohue qui rappelle le Quartier latin, avec le triomphe du couple et la présence des voyous. Le jeu démocratique tant exalté (comme le dit ton ami Scalia), avec les assemblées, les participations, les autogestions, te fait sentir mal à l'aise. Mais je sais que ce qui, par-dessus tout, te rend anxieux et t'angoisse presque, à propos du phénomène que je représente, c'est le fait que

je pose des problèmes concernant le développement de la société de consommation transnationale à un conseil régional communiste, lequel, au moment même où elle résout ces problèmes, les accepte. Et en acceptant ces problèmes dans la pratique, qui est toujours une théorie encore non formulée, elle accepte aussi l'univers qui les pose : l'univers de la seconde et définitive révolution bourgeoise. Ce qu'une ville italienne est devenue – que cela soit bon ou mauvais – est ici accepté, assimilé, codifié. Au moment même où je suis, à la fois, une ville développée et communiste, non seulement je suis une ville où il n'y a pas d'alternative, mais une ville où il n'y a même pas d'altérité. Je préfigure donc l'Italie éventuelle du compromis historique, où, dans le meilleur des cas, c'est-à-dire dans le cas d'un pouvoir administratif communiste effectif, la population serait entièrement composée de petits bourgeois, les ouvriers ayant été anthropologiquement éliminés par la bourgeoisie... »

Mais, cher Gennariello, nous nous arrêterons plus longuement sur ce point lorsque je te parlerai des jeunes de ton âge, chez qui nous allons découvrir, en même temps qu'un embourgeoisement psychologique, des phénomènes de régression à cette sorte de barbarie qu'on a toujours considérée comme étant la culture populaire, et par conséquent des phénomènes d'une différenciation, par rapport à la norme, qui est historiquement inédite.

8 mai 1975.

## Les jeunes sont doublement conformistes

Nous commençons aujourd'hui la deuxième partie de notre traité. Après le langage pédagogique des choses, qui a eu une influence si grande et si définitive dans le processus qui t'a fait tel que tu es, passons au langage pédagogique des adolescents de ton âge, qui, à cette époque de ta vie (à quinze ans), sont tes éducateurs les plus importants. A tes yeux, ils privent de leur autorité aussi bien la famille que l'école. Ils transforment les pères et les maîtres en des ombres muettes et haletantes. Pour atteindre ce résultat, il ne leur faut pas un grand effort. Bien plus, ils n'en sont même pas conscients. Pour détruire la valeur de toute autre source d'éducation, il leur suffit simplement d'être là : d'être là tels qu'ils sont.

Ils ont dans leurs mains une arme très puissante : l'intimidation et le chantage – ce qui est vieux comme le monde. Chez les jeunes, le conformisme des adultes est déjà mûr, féroce, complet. Ils savent d'une manière très subtile comment faire souffrir les jeunes du même âge, et ils le font bien mieux que les adultes, parce que leur volonté de faire souffrir est gratuite : c'est une violence à

l'état pur. Leur découverte de cette volonté est la découverte d'un droit. Ils y investissent toute leur vitalité intacte et aussi, bien sûr, leur innocence. Leur pression pédagogique sur toi ne connaît ni la persuasion, ni la compréhension, ni aucune forme de pitié ou d'humanité. C'est seulement au moment où tes camarades deviennent tes amis qu'ils découvrent sans doute la persuasion, la compréhension, la pitié, l'humanité; mais les amis ne sont tout au plus que quatre ou cinq. Les autres sont des loups, et ils t'utilisent comme un cobaye servant à expérimenter leur violence, et vis-à-vis duquel ils peuvent vérifier la validité de leur conformisme.

Leur conformisme est issu tel quel du monde des adultes. Le schéma est identique. Cependant, ils présentent toujours quelques caractères nouveaux par rapport aux adultes. Ils vivent dans leur existence concrète des valeurs nouvelles, différentes de celles que les adultes ont vécues et codifiées. C'est en cela que consiste leur force. C'est à travers ce quelque chose de nouveau que les jeunes, par leur manière d'être et de se comporter (puisqu'il s'agit d'un pur « vécu »), rendent vain le conformisme pédagogique des adultes et s'imposent comme les véritables maîtres réciproques. Leur « nouveauté » non dite ni même pensée mais uniquement vécue, puisqu'elle dépasse le monde des adultes, le conteste, même lorsqu'elle l'accepte totalement (ce qui arrive dans les sociétés répressives, voire fascistes). Tu te sens écrasé par cette « nouveauté », et cette « nouveauté » – que tu as peur de vivre imparfaitement, alors qu'à tes yeux tes camarades la vivent parfaitement – constitue le noyau de ton désir anxieux

d'apprendre. Les adultes (moi compris) ne peuvent te l'enseigner; c'est pourquoi, tout en écoutant les adultes et en mettant toute ta bonne volonté à assimiler le savoir des pères, tu as en fait dans ton cœur un seul désir qui te tourmente : partager cette nouveauté avec tes camarades, en l'apprenant par eux tous les jours d'une manière obsessionnelle. En somme, tes camarades sont les dépositaires et les porteurs de ces valeurs qui seules t'intéressent, même si elles ne sont que de très légères variantes, presque imperceptibles, des valeurs des pères.

Il y a toutefois des époques historiques, comme celle que nous vivons, où les jeunes croient savoir aussi quelles sont les nouvelles valeurs qu'ils vivent, ou bien ils croient savoir de quelle manière nouvelle ils vivent des valeurs déjà instituées. Dans ces époques, la force d'intimidation et de chantage des jeunes d'un même âge est encore plus violente. A l'intérieur du schéma du conformisme qu'ils ont puisé – comme à l'époque des hordes barbares – dans l'ordre social des pères, ils ajoutent une nouvelle dose de conformisme : celui de la révolte et de l'opposition.

Or, notre cas n'est pas celui d'une société explicitement répressive ou fasciste. Nous vivons, au moins nominativement, une époque de démocratie parlementaire, de bien-être et de tolérance. L'« en plus » que vivent les jeunes n'est donc pas un « en plus » fasciste, un « en plus » de dévouement à l'autorité. Ou du moins ce n'est pas seulement cela : il y a aussi un « en plus » de désobéissance, d'anarchie, ou de dévouement à la révolution ouvrière. A l'époque du fascisme, quand j'étais adolescent, mes camarades me donnaient quotidiennement des leçons non seu-



lement sur la manière d'être viril et vulgaire, mais aussi sur la manière d'être séditionnellement loyal à l'égard de l'autorité fasciste. Aujourd'hui, tes camarades te donnent des leçons « répressives » non seulement de dévouement à l'autorité, de dévouement à l'autorité sous son aspect subversif (fasciste), mais aussi, et certainement surtout, d'esprit révolutionnaire, communiste ou extraparlémentaire.

En même temps, ils te donnent tous, tous les jours, une terrible leçon sur la manière de se comporter et de penser dans une société de consommation.

Nous sommes, tu le vois bien, dans la fosse aux lions. Il y a une infinité de cas, toujours ambigus. Il n'est pas facile de t'aider dans la lutte que tu mènes – toi qui est complexé et faible – contre tous les autres, qui sont forts parce que individuellement ce sont des champions de la majorité. Mais je tâcherai justement de t'aider, même si le chemin que je t'indiquerai est plus difficile. Naturellement nous devons nous arrêter longuement sur ce chapitre qui concerne les jeunes de ton âge, et chercher à mettre de l'ordre dans l'enchevêtrement qu'ils forment pourtant autour de toi, et d'où tu déduis cependant une unique manière d'être, qui est extrêmement évidente.

15 mai 1975.

Ils sont vivants,  
mais ils devraient être morts

Je vais énumérer sommairement les types de jeunes de ton âge que je décrirai dans cette section de notre « Traité pédagogique » : c'est une liste incomplète (mais si nécessaire, nous la mettrons à jour chaque fois que cela nous paraîtra opportun). Je te décrirai d'abord les jeunes qu'on peut appeler approximativement « obéissants » (et s'ils prennent parfois des attitudes de contestataires, de révoltés, d'extrémistes, etc., cela n'a aucune importance, de même que n'ont aucune importance leurs cheveux longs, désormais figés dans les coiffures ridicules et un peu dégoûtantes qui caractérisent une initiation totalement conformiste). Je te décrirai ensuite les jeunes qu'on peut appeler approximativement « désobéissants », c'est-à-dire les quelques véritables extrémistes survivants, les inadaptés, les déviants et enfin les « cultivés », très rares.

La liste des types du premier groupe, par où nous allons commencer, est à peu près la suivante : les « destinés à être morts », les « sportifs », les « futurs cadres dirigeants », les « communistes orthodoxes », les « refoulés non névrosés », les « voyous », les « fascistes », les « catholiques acti-

vistes » et enfin, les « totalement moyens ». Évidemment, tout au long de cette description, je tiendrai toujours compte des deux variantes italiennes aujourd'hui encore fondamentales : les jeunes bourgeois et les jeunes ouvriers, les jeunes du Nord et les jeunes du Sud.

Il m'est très difficile de te décrire les premiers types du premier groupe, c'est-à-dire les « destinés à être morts ». Il s'agit pour toi d'une catégorie normale, que tu as trouvée, en naissant, déjà bien insérée dans l'ordre social, dans le grand théâtre de l'existence. Par conséquent, tu ne les as pas « réalisés », c'est-à-dire objectivés, distanciés, contemplés. Quant à moi, ils me semblent constituer au contraire une catégorie nouvelle qui a fait son apparition en Italie d'une manière inattendue, il y a une douzaine d'années : je l'ai donc réalisée, objectivée, etc. Pourtant, il m'est difficile de la décrire précisément parce que personne ne l'a jamais fait, donc je ne dispose pas de précédents linguistiques ou, plus exactement, terminologiques.

Qui sont-ils, ces « destinés à être morts » ? Ce sont ceux qui jusqu'à il y a justement une douzaine ou une vingtaine d'années (en Italie, surtout dans le Sud et dans les classes pauvres) seraient morts dans leur toute première enfance, dans cette période qu'on appelle de la « mortalité infantile ». La science est intervenue (mais à propos de la médecine, lis au moins les premières pages de *La Convivialité* d'Ivan Illich), et les a sauvés de la mort physique. Ils sont donc des survivants, et il y a dans leur vie quelque chose d'artificiel, de « contre nature ». Je sais bien que je dis des choses terribles, et même un peu réactionnaires en apparence. Mais, sur ce point, je t'ai vivement recommandé

plusieurs fois de ne pas t'étonner, et encore moins de te scandaliser (comme le feront de nombreux lecteurs de nos leçons). Trouver quelque chose d'« artificiel » ou de « contre nature » chez ceux qui, enfants, ont été sauvés de la mort par la technique médicale, cela aurait eu quelque chose d'atroce et de réactionnaire dans un monde où l'une des valeurs fondamentales aurait été réellement la conservation de l'espèce, et où cette conservation se serait concrétisée justement dans une supériorité du nombre des naissances par rapport au nombre des décès. Mais, dans un univers comme le nôtre, où cette valeur fondamentale va se renversant (pour que l'humanité se sauve, il faut éviter que les naissances dépassent excessivement les décès), les gratifications morales d'autrefois n'ont plus de sens. Donc, ne te scandalise pas : les enfants qui naissent aujourd'hui ne sont plus *a priori* « bénis ». Le jugement est suspendu entre la bénédiction et la malédiction. Cependant, sont décidément maudits ceux qui naissent « en trop ».

Quels sont ceux qui naissent « en trop » ? Évidemment, on ne saurait le dire. Une chose est certaine : un enfant sent tout de suite, après quelques jours de vie, si sa venue au monde a été désirée ou non. S'il sent qu'il n'a pas été vraiment désiré, pire encore, s'il sent qu'il est indésiré, il tombe malade. Les névroses qui causent les « régressions » les plus terribles et incurables dérivent précisément de ce sentiment premier, de ne pas être accueilli au monde avec amour. Or, objectivement, aucun enfant n'est plus accueilli au monde avec le même amour qu'autrefois, lorsqu'il était par définition « béni ». Tout le monde sait, ne serait-ce que d'une manière non consciente, que la destruction de l'hu-

manité dépend de sa croissance démographique. Si tous les « fils » sentent donc que leur naissance n'est pas bénie (ce qui les rend ensuite si tristes et malheureux pendant toute leur enfance et leur jeunesse), ceux qui, de plus, ont été « arrachés » à la mort innocente de l'enfance, ressentent encore plus violemment leur culpabilité d'être au monde, de prétendre à être nourris et soignés.

Il y a quelques années, on a eu plus ou moins l'illusion – l'une des nombreuses et stupides illusions d'il y a quelques années – que la « race » humaine, grâce justement à la science médicale et à une meilleure nutrition, allait en s'améliorant : que les enfants étaient plus forts, plus grands, etc. L'illusion fut brève. La nouvelle génération est infiniment plus faible, laide, triste, pâle, malade que toutes les générations précédentes dont on se souvient. Les causes de cela sont nombreuses (et je tâcherai de les analyser toutes, au cours de nos leçons) : l'une d'elles est la présence, parmi les jeunes, de ceux qui auraient dû mourir. Ils sont nombreux : dans certains cas (le Sud et les classes pauvres) le pourcentage est très élevé. Ils sont tous soit déprimés, soit agressifs, cela toujours d'une manière pénible ou désagréable. Rien ne peut effacer l'ombre qu'une anomalie mystérieuse jette sur leur vie.

*Le 22 mai 1975.*

Nous sommes beaux,  
alors enlaidissons-nous

S'il est vrai, comme j'en ai fait l'hypothèse, que dans la catégorie des jeunes « obéissants » de ton âge se trouvent, à la première place, « ceux qui étaient destinés à mourir », c'est-à-dire ceux que la science médicale a sauvés de la « mortalité infantile » et qui sont des « survivants », quelle est donc leur fonction pédagogique à ton égard ? Que t'enseignent-ils simplement par leur existence et leur comportement ?

Leur caractéristique première, te disais-je, est le sentiment inconscient que leur venue au monde a été particulièrement indésirée : qu'ils sont « à charge » et « en plus ». Cela ne peut qu'augmenter immensément leur désir anxieux de normalité, leur adhésion totale et sans réserve à la horde, leur volonté de ne pas apparaître non seulement différents, mais même légèrement distincts.

Donc, ce qu'ils t'apprennent avant tout, c'est à vivre le conformisme d'une façon agressive – ce que, nous le verrons, t'enseignent presque toutes les catégories des jeunes « obéissants » de ton âge. Nous l'analyserons mieux en avançant dans notre discours. Je voudrais par contre m'ar-

rêter sur trois points privilégiés de leur enseignement pragmatique (et donc si facilement assimilable).

Ils t'enseignent en premier lieu le renoncement. Un renoncement qui est rendu absolu, habituel, quotidien par le manque de vitalité, qui chez eux est une donnée réelle, physique, mais qui chez d'autres (par exemple chez toi) peut être une tentation. Ils devaient mourir, ou plus exactement, dans d'autres circonstances sociales, ils seraient sûrement morts. Ils doivent instinctivement réduire au minimum leur effort pour vivre : ce qui, en termes sociaux, signifie justement renoncer. Il est vrai, comme le dit un de mes amis de Chia, un jeune garçon qui se rappelle les proverbes des vieux, que « le monde est aux malins et les couillons en profitent ». C'est une des vérités les plus vraies que mes oreilles aient jamais entendues. Cependant moi, vieux bourgeois rationaliste et idéaliste, c'est-à-dire « malin », je continue toujours à détester de toutes mes forces l'esprit de renoncement. Qui est d'ailleurs désir d'intégration et *qualunquismo*<sup>1</sup>. Toi, ne crains pas d'être ridicule : ne renonce à rien. Laisse les couillons profiter du monde, et puis, après, tu pourras, comme moi, envier leur bonheur, douloureusement, toute ta vie.

La deuxième chose que les « destinés à mourir » t'enseignent, c'est une certaine tendance obligatoire au malheur. Tous les jeunes d'aujourd'hui, du même âge que toi, sont coupables de malheur, ce qui est impardonnable. A ce qu'il semble, il n'y a plus de couillons sauf à Naples ou à Chia.

1. Mouvement social et politique formé pendant l'après-guerre sous la direction de Guglielmo Giannini, comparable au poujadisme (NdT).

Tout le monde est malin, et par conséquent tout le monde a sa bonne tête de malheureux. Être malin est le premier commandement du pouvoir de la société de consommation (dans l'univers mental et comportemental de laquelle tu es né, mon pauvre Gennariello) : être malin pour être heureux (hédonisme du consommateur). Résultat : le bonheur est entièrement et totalement faux, alors que se répand de plus en plus un malheur immédiat.

Mais tu dois savoir, Gennariello, que contrairement à ce que dit ce proverbe sublime de Chia, il existe aussi un bonheur des malins. Le proverbe de Chia dit en effet que « le monde est aux malins », en faisant allusion décidément à la possession, au pouvoir. Mais il faut alors ajouter qu'il n'y a pas seulement la possession du monde par les maîtres, mais aussi une possession du monde par les intellectuels, et que cette possession est réelle, comme d'ailleurs celle par les couillons. Il ne s'agit que d'un niveau culturel différent. C'est la maîtrise culturelle du monde qui donne du bonheur.

Ne te laisse pas tenter par les champions du malheur, de la hargne stupide, du sérieux joint à l'ignorance. Sois joyeux.

La troisième chose que t'enseignent les « destinés à mourir », c'est la rhétorique de la laideur. Je m'explique. Depuis quelques années les jeunes, les très jeunes font tout ce qu'ils peuvent pour apparaître laids. Ils s'arrangent d'une manière horrible. Ils ne sont pas satisfaits tant qu'ils ne sont pas tout à fait déguisés ou enlaidis. Ils ont honte de leurs cheveux bouclés, honte de l'éclat rose ou brun de leurs joues, de la lumière de leurs yeux, qui est due préci-

sément à la candeur de la jeunesse, ils ont honte de la beauté de leurs corps. Ceux qui triomphent dans toute cette folie, ce sont justement les laids, qui sont devenus les champions de la mode et du comportement. Les « destinés à être morts » ne sont certes pas rayonnants de jeunesse : et voilà qu'ils t'apprennent à ne pas rayonner. Mais toi, Gennariello, rayonne.

J'ai un peu sévi contre ces « destinés à être morts », au risque d'apparaître un peu lâche et raciste, c'est-à-dire de créer une catégorie de personnes à désigner pour la réprobation générale. Ce n'est pas cela. Parmi les « destinés à être morts » il y a des êtres aussi adorables que toi, qui est si manifestement destiné à la vie. Si j'ai polémique avec une violence toute particulière contre les enseignements que te donnent les « destinés à être morts », c'est parce que j'ai pris cette catégorie pour symbole de la moyenne. Car la moyenne t'enseigne justement ces mêmes choses, et sans cette part de désespoir qui les corrige, qui les justifie, qui les humanise.

29 mai 1975.

## De nos jours, les Saintes Vierges ne pleurent plus

Je me souviens toujours avec un plaisir intime, presque poignant, des matinées d'école où mes professeurs, au lieu de faire cours, se laissaient prendre par je ne sais quelle paresse et quelle liberté, et nous parlaient d'autre chose. C'étaient, au moins dans mon souvenir, des matinées comme celles-ci, en mai ou en juin, quand l'année scolaire touchait à sa fin. Il y avait ce soleil immobile, immense et doux, le soleil des poèmes où Sandro Penna parle de l'été...

Eh bien, Gennariello, aujourd'hui c'est justement l'une de ces matinées où les professeurs n'ont pas envie de faire cours, et parlent d'autre chose.

En plus de cela, nous sommes « sous » les élections, et c'est plus que naturel.

Les choses qu'il y a à dire sont très dures, bien qu'en ma qualité de pédagogue je ne puisse qu'utiliser un langage paisible. Il s'agit de ceci : jusqu'à il y a une dizaine d'années, « sous » les élections les statues de la Sainte Vierge pleuraient, et aujourd'hui on enlève de hauts magistrats. Le problème est le suivant : quel lien y a-t-il entre ces deux

phénomènes ? Je crois qu'il y a tout d'abord un lien d'*opposition* et d'*incommensurabilité*. Un univers où, en quelque sorte, les larmes de la statue d'une Sainte Vierge ont une grande influence, est *opposé* et *incommensurable* avec un univers où ces larmes ne comptent plus du tout. Entre les deux il y a eu justement la fin d'un univers. Des millions et des millions de paysans et même d'ouvriers – dans le Sud et dans le Nord –, qui depuis un temps bien plus long certainement que les deux mille ans du catholicisme étaient restés égaux à eux-mêmes, ont été détruits. Leur « qualité de vie » a changé radicalement. D'une part ils ont émigré en masse vers les pays bourgeois, de l'autre ils ont été atteints par la civilisation bourgeoise. Leur nature a été anéantie par la volonté des producteurs de marchandise. Mais je t'ai parlé de cela plusieurs fois, et je t'en parlerai encore souvent. Reste à analyser la connexion qui lie au moins mécaniquement les pleurs des Saintes Vierges aux enlèvements des magistrats.

C'est un lien organisationnel et pragmatique, et en tant que tel, énigmatique. Comment étaient projetés et réalisés, en effet, les pleurs d'une Sainte Vierge ? Un curé venait-il à Rome, s'arrangeait-il avec quelque haut personnage du Vatican, obtenait-il le viatique qui s'imposait, etc. ? Ou bien le mandant de quelque important leader démocrate-chrétien (le Fanfani, l'Andreotti ou le Scelba de ces années-là) descendait-il dans un village qui avait été choisi, contactait-il son curé, lui donnait-il les dispositions voulues, etc. ? Ou encore ce curé faisait-il tout lui-même, en interprétant les vœux non exprimés des gens haut placés qui avaient besoin d'être réélus, si possible à la majorité

absolue ? Le fait est que l'escroquerie réussissait toujours parfaitement et que jamais personne n'a été démasqué.

En cela les enlèvements des magistrats et les pleurs des Saintes Vierges se ressemblent à la perfection : ils sont même essentiellement la même chose.

En outre, l'engrenage de la première organisation (les pleurs de la Sainte Vierge) – même si par exemple en Sicile la Mafia ne devait pas y être étrangère – était certes bien plus simple que l'engrenage de la seconde (l'enlèvement d'un magistrat). Pour cette dernière, il faut un appareil criminel beaucoup plus sophistiqué ; d'ailleurs, il faut au moins l'intervention de la CIA (jusqu'à naguère à travers le SID – et maintenant ?). Au-delà encore, s'il suffisait autrefois d'amener les esprits à craindre naïvement le jugement divin (les larmes de la Sainte Vierge étaient anticommunistes), maintenant, au contraire, il faut créer dans les esprits deux tensions : l'une anticommuniste et l'autre antifasciste. « Sous » ces élections, à ce qu'il paraît, nous sommes dans une phase de tension antifasciste. Pourtant, pourtant... Alors que pour les massacres de Brescia et de Bologne on peut décidément parler d'un « bluff » antifasciste, organisé par les démocrates-chrétiens au pouvoir (qui désormais ne sont plus très catholiques), cette fois-ci au contraire, à propos des NAP, on ne peut décidément parler (ou plutôt on ne veut décidément pas « faire parler ») de fascistes. Il semble que nous sommes devant un nouveau projet démoniaque : faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire laisser en suspens la question de savoir s'il s'agit de rouges ou de noirs, en créant ainsi en même temps une tension anticommuniste et une tension antifasciste.

Certes beaucoup dépend de la personnalité du magistrat enlevé. Il faut dire pour commencer que la ressemblance est étrange entre Sossi et Di Gennaro, au moins quant aux fiches signalétiques et aux données extérieures. De toute façon, si je ne connais pas Sossi personnellement, par contre je connais très bien Di Gennaro. Il tenait le ministère public dans un procès contre mon film *La Ricotta*, accusé (sur la base d'une idéologie fasciste) d'outrage à la religion...

Or, dans mon souvenir, personne n'est plus réactionnaire que ce Di Gennaro. Son réquisitoire contre mon film a été contre-réformiste et clérical à un point tel que, comme peuvent le témoigner les nombreux intellectuels et journalistes qui l'ont écouté, il a frisé le grand-guignolesque et le ridicule, pour ne pas dire, évidemment, la vulgarité. Cela a été le chef-d'œuvre verbal du clérical-fascisme des années cinquante (le procès se déroulant en 1963). Je veux dire du niveau culturel de ce même clérical-fascisme qui organisait les pleurs des Saintes Vierges. Or il faut se demander : quel rapport politique existe-t-il entre cet homme de la vieille droite, réactionnaire et dur, mais ambigu aussi (puisque le procès à *La Ricotta* était un acte manifestement vexatoire, qui voyait impliqués le Vatican et tous les officiels du pouvoir démocrate-chrétien), et ceux qui l'ont enlevé ? Pourquoi est-ce lui qui a été choisi ? Quelle logique lie l'enlevé à ses ravisseurs ? Jamais je ne saurai répondre à ces questions, sauf sur un terrain purement conceptuel. Et c'est ce que je tâcherai de faire en poursuivant cette digression autant qu'il sera nécessaire.

5 juin 1975.